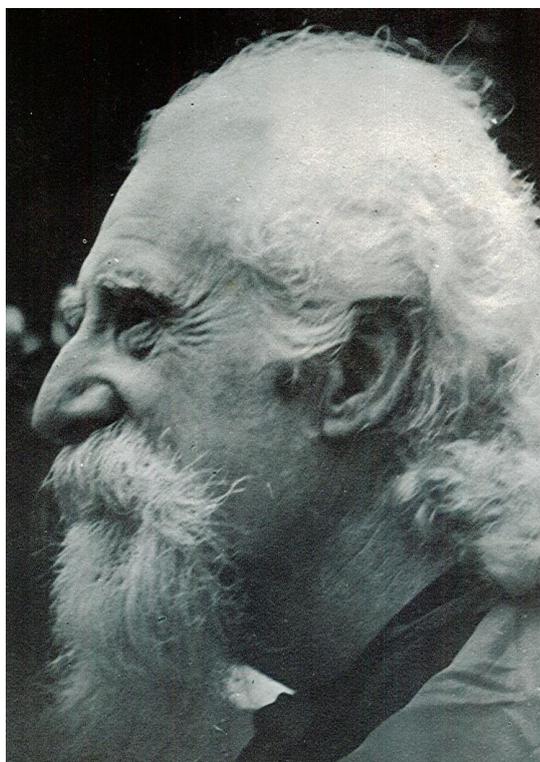


Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers
Feuilleton du dimanche après l'Ascension ou
7^e dimanche de Pâques
Dimanche 24 mai 2020

MONSEIGNEUR VLADIMIR GHIKA

La Souffrance¹



¹ Prince Vladimir Ghika, *Entretiens spirituels : les réalités de la foi dans la vie, les réalités de la vie dans la foi*, Paris, Beauchesne, 1961, pp. 59-94

BIENHEUREUX VLADIMIR GHICA, PRETRE ET MARTYR

Issu d'une famille princière roumaine, il naît le 25 décembre 1873 à Constantinople (Istanbul), où son père est ambassadeur de Roumanie auprès de la Sublime Porte Ottomane. Orthodoxe d'origine, il se convertit au catholicisme. Après avoir mené de sérieuses études et des activités caritatives et diplomatiques, âgé de 50 ans, il devient prêtre catholique à Paris. Son zèle apostolique s'adresse à tous les milieux sociaux et se tourne vers toute la terre. Il passe ses 15 dernières années à Bucarest, en se dévouant à la formation des jeunes et à l'assistance aux plus démunis. Pour avoir aidé la hiérarchie légitime de l'Église catholique à maintenir la communion avec le Siège de Pierre, il est arrêté et meurt dans la prison de Jilava (près de Bucarest) le 16 mai 1954. Il est déclaré bienheureux et martyr le 31 août 2013.

Dieu éternel et tout-puissant, Vous avez donné au bienheureux Vladimir, prêtre et martyr, la force de confesser la présence vivante de votre amour même au milieu de la persécution ; accordez-nous, par son intercession et par son exemple, la grâce de persévérer en votre service dans la communion de la foi apostolique. Par Jésus-Christ.

[61]

Souffrir, c'est ressentir en soi une privation et une limite. Privation de ce qu'on aime, limite apportée à ce qu'on aime. On souffre à proportion de son amour. La puissance de souffrir est en nous la même que la puissance d'aimer. C'est en quelque sorte son ombre ardente et terrible - une ombre de sa taille, sauf quand le soir allonge les ombres. Une ombre révélatrice, qui nous dénonce². Elle suit, sans les jamais quitter, toutes nos aspirations, depuis l'amour obscur et inconscient que l'homme éprouve pour la plénitude, si restreinte, de son être propre³, jus-[62]-qu'à l'amour lumineux et désintéressé qu'il peut ressentir pour l'Être parfait, pour le Dieu infini.

Souffrir, c'est être blessé en l'un des mille amours qui nous composent. C'est éprouver une privation et une limite, soit dans les biens qu'on a possédés, soit dans ceux dont on a besoin, soit dans ceux que l'on désire. La souffrance peut affecter ainsi un de nos amours dans le passé, le présent ou l'avenir. Et par là, de même que l'amour qui lui donne naissance, elle lèse notre personnalité et la déborde. La souffrance est de la sorte une réalité, forte comme nous-même, une réalité adverse qui est en nous et qui est contre nous ; elle marque un arrêt plus ou moins complet d'une de ces motions du monde qui nous font être. C'est une négation, mais avant tout, une négation réelle. Le stoïcisme seul a voulu se donner le luxe de mettre en doute cette réalité, pour mieux en triompher dans la pratique. Il l'a fait au moyen d'un paradoxe de volonté, tout en phrases, sans rien changer à l'éternelle vérité des choses.

Il y a donc là une affreuse certitude, éprouvée par chacun, mais aussi, en même temps, une sorte de monstrueuse anomalie,

² Pour les douleurs morales, rien ne serait plus vrai que cette adaptation d'un mot connu : « Dis-moi ce dont tu souffres, et je saurai qui tu es. Car je saurai ce que tu aimes et comment tu aimes. »

³ Saint Augustin, dans un passage singulièrement beau et profond de la *Cité de Dieu*, cherche à nommer cet amour intrinsèque et organique des éléments qui nous composent et l'appelle du nom de *Pax*. Le terme est exact : il peut prêter à de magnifiques méditations, mais il exprime le résultat de cet amour obscur et primitif, plutôt qu'il n'en désigne l'essence. Ici j'ai voulu conserver le juste nom d'*amour* à cette force interne qui nous maintient en vie, nous développe et nous régit depuis les plus lointaines assises de notre inconscience.

que chacun reconnaît, tout comme cette réalité indéniable. La souffrance paraît une étrangère haineuse dans l'harmonie générale d'un univers d'ordre et de bonté où chaque être semble tendre par nature à se pleinement accomplir.

Aussi notre raison, dès qu'elle examine le problème de la douleur, ne peut la concevoir que comme restitution d'un équilibre perdu, ou comme attente d'un équilibre à retrouver ; dans le premier cas, châtement d'un mal, châtement [63] qui rétablit pour ainsi dire un ordre moral interrompu ; dans le second, crédit méritoire sur une autre vie, qui, pour des âmes immortelles, constitue le seul état définitif, après une courte épreuve. La balance des maux et des fautes, des peines et des culpabilités, étant manifestement inégale et irrégulière en ce monde, l'un et l'autre cas ne représentent pour notre intelligence qu'un fragment de réponse à l'énigme, celle-ci destinée à ne se résoudre pleinement que grâce à l'intervention d'une « inconnue » certaine, les mystères d'un autre monde où se réalise la Justice.

Jusqu'où s'étend ici-bas cette double compensation ? On ne peut le savoir. Le secret en demeure pour la raison entre les mains d'un Dieu qu'elle a le pouvoir, et le devoir, d'affirmer, de prouver, de proclamer, sans assez arriver à Lui, sans pénétrer l'abîme de ses desseins.

Notre intelligence naturelle nous montre donc, dès le premier abord, le sens de la souffrance dans l'ordre moral, dans l'autre vie que cet ordre moral exige si impérieusement, dans la Sagesse et la Bonté de Dieu.

Elle nous montre ceci avec force, mais avec toutes les défaillances pratiques d'une lumière dont l'emploi dépend de nous, dont les ressources sont bornées, avec toutes les ténébreuses angoisses d'une vie où l'entrecroisement de mille influences vient gêner le libre exercice de notre jugement.

Et quand même elle serait pleine, puissante et calme, cette raison, on sent que sa seule réponse à un problème comme celui de la douleur, aurait quelque chose de froid, d'incomplet, d'inefficace ; on sent que cette réponse tomberait bien à *côté de nous*. Que peut un raisonnement à une blessure d'amour ? Quel

bien profond peut-il lui faire, et n'est-elle pas digne aussi d'être illuminée par autre chose qu'un pâle reflet d'intelligence créée ? Nous savons que la [64] raison n'a pas tort, mais nous savons que nos larmes ont un peu raison, puisqu'elles ont raison de nous-mêmes.

Le problème se résout là plus loin que l'envol de notre pensée. Celui qui peut nous le rendre clair (et bienfaisant, *comme toute chose connue*), c'est et c'est seulement notre Dieu qui, suivant la parole de saint Jean, est plus grand que notre cœur. Il a tenu à l'éclairer d'une admirable clarté. Sans lui, sans sa grâce d'ailleurs, sur ce point, notre raison même chancelle, et, insuffisamment soutenue, ne va pas jusqu'au bout de ses propres conceptions : nous avons vu et nous savons qu'elle peut porter les vérités essentielles qui jettent un premier jour sur le sens de la douleur. Mais la raison d'un incroyant n'est pas, en pratique, une raison complète et vivante dans son propre domaine. Il y a toujours une angoisse, une incertitude, une misère inquiète dans les pensées de l'incrédule. « *In cogitationibus impii interrogatio est...* » Et plutôt que de voir dans la raison la confirmation partielle, mais forte, et l'attente suppliante de la foi, il rétrograde en deçà de l'usage normal de ses facultés ; il écarte Dieu, l'immortalité de l'âme, l'autre monde - toutes choses qu'il redoute - (données fournies pourtant aussi bien par la science que par la foi), et se prépare ainsi pour ici-bas une vie diminuée d'essor, pour cet autre monde qu'il n'a pas, même humainement, le droit de méconnaître, des souffrances sans nom et sans fin.

Le chrétien, lui, complète et illumine, avec le secours de Dieu, sa connaissance naturelle de la douleur. La souffrance ne cesse pas, pour lui, d'exister, en théorie comme en pratique. Au contraire, elle existe pour lui plus que pour aucun autre ; il la sent d'abord, il la sent plus que n'importe qui, car son âme est plus pure et par conséquent moins distraite, moins arrachée par mille objets divers à cette douleur ; il la connaît, il la comprend, avec tout le mystère d'enveloppement et de possession contenu en ce [65] mot « comprendre » ; il en multiplie les sujets ; il doit manier et conduire cette chose terrible, aller jusqu'à l'aimer, jusqu'à la

chercher, quand elle est noble et belle et qu'elle le jette plus vite en Dieu.

C'est qu'il a pour tout faire la grande lumière et la grande force de la Révélation. Le chrétien sait, le chrétien croit, et il vit de cette science et de cette foi. Nous allons suivre la chaîne lumineuse de vérités qui l'entraîne et l'éclaire en même temps, et voir ce que devient la souffrance dans la clarté de Dieu, dans le plan des divines cohésions, en passant par ces anneaux qui se tiennent : le péché originel, la rédemption, l'œuvre du salut, le monde du bonheur éternel.

Même ainsi, même avec tous les secours de la foi, le mystère d'une chose aussi profonde (profonde comme l'énigme du mal), suivi en tenant une chaîne dont les deux bouts sont au ciel, ne saurait être pleinement éclairci dès à présent : sa complète compréhension est réservée à ce monde où il nous est dit qu'il n'y aura plus de larmes dans des yeux qui verront Dieu face à face. Et là même, comme pour en perpétuer non seulement le sens mais le caractère secret, il en demeurera encore une trace étrange, - pour Dieu seul : les cinq plaies ineffaçables de Notre-Seigneur, - dernier héritage et seul souvenir de l'infinité de la faute, lavée dans l'infinité de la douleur par l'infinité de l'amour.

Mais si, sur la terre, il doit toujours subsister dans la souffrance quelque mystère pour le chrétien, c'est un mystère comme ceux de sa religion, fait pour augmenter sa foi, son espérance, son amour, ses mérites ; un de ces mystères admirables et féconds, pleins de leçons plus hautes que tous les enseignements des choses. - Intermédiaire entre les mystères de la nature, qui nous débordent par leur nombre et leur complexité, mais qui ne sont pas, par eux-mêmes, au-dessus de notre portée - et les mystères de la [66] religion, qui nous dépassent essentiellement, l'ordre des mystères de la souffrance constitue comme un état à côté de la nature et une préparation au monde surnaturel. C'est d'ailleurs l'ordre choisi par l'Homme-Dieu pour faire passer l'humanité d'un monde à l'autre. Il y a dans la douleur quelque chose de l'essence mystérieuse du sacrement.

- Elle est comme un *sacrement de néant*, le sacrement des « *absences réelles* », une sorte de *sacrement à rebours*... *Dieu porté par le vide*.

Examinons maintenant ce qu'un chrétien peut savoir et dire de la souffrance au nom de sa foi et de son cœur.

*

* *

La souffrance est entrée dans le monde avec le péché. - Elle en sort avec Celui qui a épuisé en Lui toute la violence et la réalité de la douleur, toute l'horreur du mal, jusqu'à en délivrer nos âmes pour l'éternité, jusqu'à en transformer la nature sur la terre.

La souffrance est entrée dans le monde par nous. Dieu n'a pas créé la douleur. Rien de ce qui tend vers l'imperfection n'a pour auteur l'Être parfait. Nos Saints Livres et l'idée même de Dieu le crient : « *Nec enim odiens aliquid constituisti aut fecisti.* » « *Tu n'as rien fait ni fondé avec une pensée de haine, toi, l'Amour même.* » Une seule chose, *une seule* va au néant, par un miracle de la bonté divine : le péché pardonné.

La souffrance provient de nous. On pourrait l'appeler un produit de l'industrie humaine, sorti de notre lamentable manufacture, marqué de cette pauvreté et de cette laideur qui sont comme notre marque de fabrique, si son caractère n'était précisément celui d'une perte, d'une dé-[67]-chéance, d'une absence plutôt que d'une œuvre, Elle est avant tout un vide. C'est ce qui permet, sans je ne sais quel effort apparent, d'y glisser une restitution, et sans un mouvement nouveau, d'y mettre en action la Toute-Puissance. Elle a suivi le premier mal. L'harmonie du monde, détruite par une rébellion contre les plus hautes lois, contre des lois qui ne souffrent pas d'atteintes, s'est trouvée rétablie en partie, pour ce qui concerne l'équilibre de la justice, par la diminution correspondante de force et d'existence infligée à l'être déchu, entaché de mal, capable de mal.

Mais, comme l'amour divin ne pouvait concevoir, dans sa souveraineté, de mal sans remède, ni de remède sans une

communion admirable avec le châtement, ni de salut sans une sorte de folie d'amour, il a mis le remède du mal dans le châtement même de celui-ci, et s'est mis Lui-même *personnellement* au cœur de la douleur. Et c'est dans la *personne* de l'Eternel venu de l'Eternel - dans la personne la plus faite pour nous dévoiler tout l'abîme de la douleur plongeant jusqu'aux entrailles de Dieu, c'est dans la personne de celui qui, s'il était le Verbe Créateur, était aussi le Fruit-Sacrifié des entrailles divines, que s'est réalisée la terrible *union personnelle* de Dieu et de la douleur. - Et c'est là qu'on retrouve dès qu'on s'approche de Lui la destruction radicale et finale de la souffrance et du mal. - Elle n'y est pas fatalement pour tout homme, car Dieu ne veut rien que de libre dans le jeu de l'Eternité, - mais elle peut s'y rencontrer pour tout homme qui le veut, qui veut sincèrement être, avec la grâce de Dieu, un frère du Fils de Dieu, devenu « l'homme-de-douleurs ».

La souffrance n'appartient pas à la finalité de la terre : c'est là son signe manifeste et distinctif : elle heurte l'être qui est la conscience et la lumière de la terre, l'homme ; [68] elle va à l'encontre de tous ses besoins et ses rêves. Elle n'a rien de ce monde.

Si elle vient de nous, elle provient d'ailleurs : elle procède comme cause première d'une justice et d'une harmonie supérieures, qui veulent se reformer, quand notre volonté en a compromis l'équilibre. Elle veut aller ailleurs, aussi et surtout, car elle n'arrive jamais seule ... Dieu la mène et l'habite : l'amour divin s'enveloppe d'elle et frappe avec elle à notre porte. Ce n'est pas assez pour lui de rétablir un ordre troublé, il lui faut un contact de plus avec nous-mêmes, un appel à des destinées inespérées, toutes les exigences d'un Père, d'un frère, d'un amant des âmes.

La souffrance, c'est Dieu proche, dans la satisfaction à une loi divine blessée, plus vieille que le monde, éternelle, sans commencement... - c'est aussi Dieu proche parce que la souffrance, étant fin et limite de nous-même, nous *porte à notre frontière*, et nous fait, de façon sensible, des *voisins de Dieu*, qui commence où nous finissons ; - c'est Dieu proche parce qu'il a tenu à venir à nous dans ce qui fut le châtement et ce dont il a fait

le possible salut ; - c'est enfin Dieu proche parce qu'il s'est fait lui-même l'homme-de-douleurs et la *personne* du Salut-par-la-douleur.

La douleur est donc avant toute chose, pour le chrétien, une visite de Dieu, une sûre visite, car il sait que c'est une privation de ce monde et que, ne contenant rien du monde, elle ne peut receler que Dieu.

Peu d'expressions sont aussi souvent employées dans la Sainte Ecriture, et avec une signification plus mystérieuse, que celle de *Visite* et de *visitation divine*. Il est bon de les méditer. Dieu ne cesse de visiter l'homme. Dieu visite l'homme par la joie et par la douleur, et l'éprouve par l'une comme par l'autre. « *Je visiterai tous ceux qui sont revêtus de la robe du pèlerin* », nous dit la Parole de Dieu. Dieu visite toute âme que recouvre le vêtement de [69] notre décisif pèlerinage : notre corps, cette chair, tissu obéissant et merveilleusement agencé, tunique étrange de communion avec la terre, loque vivante, qui porte toute notre épreuve dans ses plis et que nous ne quittons qu'à la fin du pèlerinage, au seuil du sanctuaire fatalement rencontré : à la tombe.

La souffrance est, avons-nous dit, une visite de Dieu ; une sorte de sacrement inouï où l'Etre Eternel nous vient, porté sur un néant, une absence, une privation, où, non plus une chose, mais le manque d'une chose, aimée, possédée ou souhaitée, signifie Dieu et peut produire une grâce ; à ce titre, elle a plusieurs caractères qu'il importe de fixer. C'est une visite, mais une visite mystérieuse ; c'est une visite de l'Etre Suprême et de l'Amour suprême, mais dans une diminution de notre être et dans une blessure de notre amour. C'est un sacrement de bénédiction, mais voilé, comme tout sacrement, sous des *signes* qui évoquent, ici, la seule angoisse d'un problème. Ce sont les signes ténébreux d'une langue qui n'est pas celle de la terre et qui n'est pas encore, par elle-même, celle du ciel.

Ce *sacrement à rebours*, comme nous l'avons appelé, ce sacrement des « absences réelles », à raison de sa nature particulière est un sacrement d'énigme, et un sacrement d'épreuve.

Il apporte à notre âme une énigme très nettement énoncée, et notre âme doit répondre à la question angoissante, inévitable, capitale, qui s'écrit d'elle-même en se creusant dans les vides de notre cœur.

Notre destinée éternelle est par elle interrogée ; il lui faut une réponse, et notre silence même en est une qui nous juge. Comme le sphinx de la fable, la douleur tue pour la vie éternelle ceux qui ne devinent pas, en Dieu, le problème qu'elle pose. Voile de néant et mort partielle, si l'on ne sait pas la recevoir en sacrement, en visite de Dieu, si l'on ne cherche pas derrière elle l'intention mystérieuse [70] et précise que le Seigneur y a mise dans l'ombre, la souffrance ne produit plus dans l'être, au lieu du saint miracle vivant de la grâce, que la juste mort de la peine générale à laquelle elle répond.

On reçoit en elle le signe - et quel signe terrible - sans profiter de son contenu. Et, comme le signe est ici sacré, comme le contenu est Dieu, quand on le méconnaît, semblable à celui qui affecterait une matière bénite à des usages profanes, on ajoute une sorte de sacrilège à une incompréhension.

Nous avons dit : une énigme et une épreuve, l'une des notions demeurant étroitement liée à l'autre. L'épreuve n'est à ce point épreuve, dans la souffrance, que parce qu'elle est, de par la nature même des choses, une énigme. L'épreuve est un mot dont le sens s'est un peu perdu. Il faut le prendre ici dans toute sa force. Dans la souffrance l'épreuve est ce qui *éprouve*, c'est-à-dire juge, décompose et pèse en quelque sorte la valeur de notre âme et celle de notre foi. C'est, pour ainsi parler, la démonstration de ce que nous sommes et de ce que nous avons voulu garder de Dieu en nous ; une démonstration qui nous passe par la chair, le sang et l'âme, et qui se termine par un progrès ou par une chute. Si nous étions des créatures plus immobiles, une épreuve pourrait nous traverser à titre de simple constatation ; tels que nous sommes faits, nous, les êtres en mouvement, chez qui l'instant lui-même n'est qu'une abstraction irréaliste, un mensonge conventionnel,

nous, les « êtres d'hier »⁴, comme nous appelle l'Écriture, une épreuve nous met au-dessus ou au-dessous de nous-mêmes. Nous n'en traverserons pas une, il n'en est pas une qui nous sillonne l'être, sans que nous n'en soyons davantage orientés vers notre salut ou vers notre perte.

[71]

L'interrogation de la douleur ne nous prend pas en traître. Certains signes, certaines formes sacramentelles de notre destinée peuvent n'avoir pas la solennité et la visible importance de leur contenu. Dans la souffrance, qui nous arrête le sang dans les veines, qui jusque dans notre poitrine vient chercher notre cœur de chair et l'écrase pour se faire bien sentir, l'annonce de quelque chose de grand est assez forte, assez nette, assez matérielle même dans son contrecoup, pour que nous sachions ne pas passer sans réflexion devant cette visite de Dieu. C'est un Dieu qui frappe, le Dieu créateur de la foudre, le Dieu de l'Océan, le Dieu des abîmes, le Dieu des ténèbres. C'est un Dieu qui frappe oui... mais un Dieu qui frappe à notre porte, un Dieu qui frappe à notre cœur, et qui frappe avec son cœur contre notre cœur. C'est un Dieu dont le cœur vient battre contre le nôtre.

« *Que me veut le Seigneur qui vient dans la nuit ?* » (car tout est nuit dans la douleur...) C'est la question de toute souffrance. Notre pauvre être secoué regarde l'ombre épaisse et se trouve devant sa conscience, devant Dieu, avec son amour pour Dieu et l'amour de Dieu pour lui qui se heurtent dans les ténèbres, dans la révoltante amertume de cette rencontre déchirante, cœur à cœur peut-être, mais cœur ensanglanté contre cœur blessé, et se froissant l'un l'autre. Et voici : comme deux cœurs qui se blessent en s'aimant, tiennent à s'expliquer, à se comprendre, à se justifier, voici que ces cœurs se parlent... :

- « *Que me veut le Seigneur qui vient dans la nuit, et qui me frappe ?* »

- « Il veut que tu comprennes qu'il t'aime, et qu'il t'aime plus que tous ceux qui t'aiment et plus que toi-même tu ne saurais

⁴ Hesterni quippe sumus...

t'aimer. Il veut que tu veuilles ce qu'il veut, parce qu'il veut ton bonheur éternel, complet, parfait. Il veut que tu acceptes, avec la révélation de son amour, [72] les maux qui viennent jusqu'à toi, si tu dois les subir ; que, par la force de son amour, tu les repousses, si le souverain pouvoir de la prière et de la grâce doit te les faire éviter ; - que, dans son amour, ces maux, quels qu'ils soient, tu les unisses aux trésors de la Rédemption, aux puissances qui sauvent l'univers ; - que, pour son amour, tu ailles jusqu'à les rechercher, s'ils peuvent procurer le bien du monde et la gloire de ton Dieu. Si tu es coupable et que tu me sentes battre dans la souffrance, moi le Cœur de ton Dieu, sois lavé par ta douleur, dans le sang divin, des peines sorties de ta faute. Si tu es imparfait, sois régénéré. Si tu es bon, sois meilleur. Si la douleur t'enlève à ce monde dans le martyre, entre tout droit dans la joie de ton Père. »

« O Dieu, vous visitez profondément quand vous visitez. O vous qui nous faites être, dans la douleur vous touchez aux racines mêmes de l'être, et nous criions alors du fond de notre être mutilé ; mais depuis l'heure où nous avons connu qui vous êtes, Père, Père, vous le savez, notre cri est encore votre nom. Si la joie vous nomme, la douleur vous appelle... Votre nom est partout pour le chrétien et avec votre nom, le Ciel. »

- Dieu « *a créé toutes choses pour leur bien, pour le plus grand bien, pour leur plus grand bien* »⁵. A cette fin, de par la volonté généreuse du Créateur, notre âme libre coopère au plan de Dieu. Dans la douleur, comme en d'autres matières, cherchons à retrouver ce plan. Savoir comment une douleur peut nous rapprocher davantage de Dieu et du bonheur parfait : voilà l'étude qui devient la vie la plus noble de l'âme après la secousse d'une souffrance, étude à laquelle tout l'être participe, faite de prière, [73] d'attention, de pensée réfléchie, d'élans du cœur, d'efforts vers le bien ; étude profonde, essentielle, qui ne laisse rien échapper des indications divines. « *Qui autem inquirunt Dominum animadvertunt omnia* ». Et « *de même que, suivant les paroles de l'Écriture, les yeux de la servante sont fixés sur les mains de la*

⁵ Cardinal Newmann.

maîtresse, ainsi nos yeux sont fixés sur celles de notre Dieu » - ces mains qui ne savent que donner et bénir, même quand elles nous semblent frapper.

Comme nous venons de le signaler, la douleur qui a une direction finale unique, connaît plusieurs voies pour parvenir à sa fin et nous laisse entrevoir plusieurs façons d'avancer dans ses voies : tantôt c'est une expiation que Dieu y recherche pour nous, tantôt c'est une épuration, tantôt un progrès, tantôt une sanctification, tantôt un miracle héroïque. Ces voies assez ténébreuses dans la vie pratique sont assez simples à démêler ou à énumérer en théorie. L'expérience peut fixer, pour chacun des cas précis, laquelle entre dans les desseins providentiels.

*

* *

D'autres fois, Dieu ne nous propose la souffrance que pour la faire repousser victorieusement, pour donner à la volonté soutenue de Lui le prix d'une persévérance admirable et d'une sainte confiance. J'insisterai un peu sur ce point parfois trop négligé en nos temps de volonté faible et de désirs anémiés. La volonté de Dieu n'est pas toujours à comprendre d'une façon passive. Elle n'est pas seulement dans les événements à subir. « *Fiat voluntas tua* » veut dire bien souvent « que je fasse ta volonté, quelque dure qu'elle soit à réaliser, au prix de mes sueurs, de mes [74] larmes, de mon sang, en luttant contre les adversités, en combattant même *ce-qui-semble-être-ta-volonté-signifiée-du-dehors* par *ce-que-je-crois-être-ta-volonté-vivante-agissant-au-dedans-de-moi* ». - Il est permis, commandé parfois, de lutter avec la destinée jusqu'à la dernière extrémité. - Dieu ne nous a donné, souvent, un désir légitime, longtemps insatisfait, qu'afin de nous voir le réaliser malgré tout, pour sa gloire. Plus notre volonté désintéressée, pure, unie à Dieu, est adaptée à un besoin profond, à une tâche nécessaire, plus elle est sûre d'être la manifestation vivante de la volonté de Dieu.

Jusqu'à quel point peut-on aller contre des refus apparents, des privations, semble-t-il, divinement imposées, et pourtant quelquefois uniquement faites pour appeler un effort de l'âme et provoquer un don plus magnifique de ce qui était refusé ? Une seule limite sûre, celle-ci : « *Dieu ne veut pas* ». Il faut examiner si Dieu *peut* ou *doit* ne pas vouloir. Rien ne permet une plus ample latitude d'insistance et de persévérance. Il nous faut avoir une pleine confiance dans la bonté de Dieu - dans sa pénétration jusqu'au cœur de notre volonté - dans la liberté concédée à ses créatures de choix. Point de fatalité en ce monde. Celui qui par respect pour ce prodige qu'il avait créé : la liberté humaine, *a permis* le mal, *doit autoriser toute espèce de bien contingent ou indifférent*. Ceci marque la profondeur de Dieu, les dimensions de la prière - l'essence merveilleuse des forces libres, - la richesse des possibles à réaliser...

Ceci amène, d'autre part, à considérer que là où, pour réaliser une joie et faire cesser une souffrance, est nécessaire l'accord des volontés, de ces volontés que jamais Dieu ne violente absolument, fussent-elles, je le répète, aller au mal, - l'homme ne peut exiger ce que Dieu se refuse, et l'absence d'un exaucement en ces matières est la preuve [75] d'une suprême Sagesse qui n'écrase rien de libre et sait par ailleurs que la volonté divine ne se réalise, avec le bonheur, que dans l'unité.

Nous venons d'envisager quelques-uns des cas où Dieu peut vouloir que l'on écarte la souffrance pour soi ; il en est où il veut qu'on l'écarte pour les autres, et, c'est le cas le plus fréquent, un des plus impérieusement appelés par le commandement d'amour qui nous fait « *participants de la nature divine* ». D'autres fois, au contraire, Dieu ne propose pas le moins du monde la souffrance. Il la fait souhaiter, il désire qu'on la cherche, qu'on se l'impose pour des fins admirables.

Nous avons dit : « la souffrance épure. » Elle épure de cent façons : - en nous diminuant, en nous dépouillant de ce qui se surajoute à nous, elle nous rapproche de ce qui est notre essence, notre fond ; - en nous appauvrissant d'être et de vie, elle nous humilie et nous confronte avec la façon dont Dieu nous voit (et

dont, hélas ! nous ne nous voyons guère), c'est-à-dire *avec cette façon de voir qui nous fait exister* ; - en nous mettant aux prises avec une mort partielle, elle affine l'immortel de nous-mêmes ; - en nous visitant, elle nous garde et nous protège du mal : « *et visitatio tua custodivit spiritum meum* » ; - en nous faisant passer par le châtement commun de l'humanité, elle nous fait plus vraiment hommes ; - en nous associant à l'œuvre rédemptrice de Jésus, où nous mettons librement notre amour, elle nous nettoie des taches personnelles et nous permet, si ces taches sont légères ou déjà disparues, de mériter par là, et d'appeler sur d'autres la grâce de la purification et le bonheur.

Elle ne se contente pas, en effet, de purifier et d'expier, elle attire sur nous et les nôtres la grâce divine, soudain tombée du ciel avec de la lumière et de la force, au milieu d'une pluie de bénédictions. - Nous étudierons plus loin [76] ce point qui mérite des développements spéciaux. - Et ce bien qu'elle permet de faire, par le merveilleux crédit qu'elle nous obtient sur Dieu, elle nous donne une étrange facilité à le rechercher, à le découvrir, à le deviner pour le demander à Dieu. Rien comme la souffrance n'éclaire l'âme sur les besoins, les désirs et les joies de nos frères. Il y a une triste et bienheureuse communion humaine qui nous fait comprendre ce que souffre notre frère quand une fois nous avons souffert, - qui nous fait rechercher pour lui ce dont nous avons expérimenté pour nous la douloureuse absence. Nous devenons meilleurs ouvriers du bonheur d'autrui, et, par une délicate attention de sa bonté, la Providence, au lendemain même d'une de nos pires misères, sait faire de nous ses délégués pour soulager les maux et procurer le bien de notre prochain.

Cette science acquise qui seconde une mission providentielle auprès de nos frères malheureux, cette vision si divinatrice et si profondément sentie de la souffrance à partager, à consoler, à soulager, - elles viennent, chez le chrétien, se compléter de toutes les ressources du Royaume de Dieu. - L'union avec le Verbe Incarné communique à nos intentions, et à nos efforts, après cette clarté naturelle qui les dirige et cette ingéniosité qui les rend si judicieusement appropriés au mal (ingéniosité et clarté, qu'elle

exalte d'ailleurs au plus haut point), la force qui leur permet de *réaliser*. Instruits par la souffrance, transformés par la souffrance chrétienne, plus hommes et plus assimilés à Dieu, investis du caractère de ministres de la divine Providence, portant en nous, consciemment, le vivant mystère de l'homme-de-douleurs et de l'homme-Dieu qu'avec la grâce de Dieu nous nous sommes incorporé, ayant entre nos mains les richesses réparatrices du Christ, nous pouvons en toute sécurité refaire autour de nous un monde meilleur, guérir avec une clairvoyance bénie, une plénitude [77] étrange de moyens, une merveilleuse puissance, des maux sans nombre ; nous pouvons faire descendre du ciel sur la terre pour tous nos frères la foule joyeuse des bienfaits aux figures diverses, allant de Dieu au misérable le plus éloigné de Lui, dans un unique milieu d'amour où tout se tient et tout se pénètre.

Ce bonheur, ce bien à faire sont à notre portée plus qu'on ne saurait le croire. - Dans la grande famille humaine, telle que la veut le Christ, toutes les souffrances des uns (qu'elles soient matérielles, morales, ou spirituelles) peuvent être, grâce à Dieu, abolies, soulagées, ou tout au moins réduites à ce que Dieu estime utile pour le bonheur éternel, par les générosités des autres. - Et si cela ne se produit pas d'une manière absolue et générale, en réalité, ce n'est pas que vienne à manquer le remède, c'est que par notre faute l'application ne peut s'en faire comme il aurait fallu.

L'établissement du Royaume de Dieu en ce monde permet d'atteindre et de transfigurer les plus cruelles douleurs ; il peut s'étendre à tout. Rien n'échappe à ses lois bienheureuses. La mort même la plus atroce « *perd son aiguillon* », elle disparaît de la terre en tout ce qu'elle a d'irréparable et de dur, pour ceux qui la subissent comme pour ceux qui ont à la déplorer chez des êtres aimés. - On a vu à cet endroit point assez fréquenté - et pourtant où l'on peut apprendre tant de choses - au chevet des mourants, - toutes les sortes de miracles de la foi, ceux surtout de la suprême consolation, ceux d'une joie vivante dans ce qui représente pour nous la désolation suprême et le plus profond des anéantissements connus.

La douleur, chrétiennement comprise, est, nous l'avons vu, un sacrement d'énigme et d'épreuve. - C'est l'une de ses faces, celle sous laquelle elle se présente tout d'abord - on pourrait l'appeler sa forme. Sous une autre face, que [78] nous venons de signaler (en effleurant à peine le sujet), et qui représente plutôt son *mode d'activité*, c'est un sacrement de réparation, de rédemption, de communion humaine et divine. En elle nous nous assimilons à nos frères en même temps qu'à l'Homme-Dieu crucifié pour nous ; nous touchons notre misère coupable dans son origine, bienfaisante dans sa fin, en ce sacrement réparateur du monde par lui-même, régénérateur du monde par son union avec le Seigneur-Dieu. C'est sa figure de participation à l'œuvre d'amour humain, solidaire et éternel, à l'œuvre de justice et de salut gratuitement et divinement donné, la façon dont elle se révèle à l'âme chrétienne déjà instruite et éclairée. - Sous un troisième aspect qui sert à établir pour nous, en nous, le fructueux usage de la souffrance, c'est, par les dispositions qu'elle requiert et ce qu'elle veut trouver dans l'âme comme qualités précises et souveraines, un sacrement de confiance et d'attente.

Confiance dans l'amour infini de Dieu pour nous. Attente du bonheur éternel et de notre venue en sa demeure définitive, l'autre monde. Confiance qui répond à l'épreuve. Attente qui répond à l'énigme.

Cette face de la souffrance, les yeux de la foi, et d'une foi puissante, savent seuls la regarder avec joie. Dans ce regard s'opère un admirable travail : la transformation de la douleur en un je ne sais quoi dont tantôt nous tâcherons de scruter la nature. Pour l'instant je voudrais vous montrer un peu plus clairement le caractère de cette confiance et de cette attente, la profondeur d'échappées sur l'infini qu'elles nous donnent.

Sont-elles naturelles, d'abord ? non tout à fait sans doute ; - elles sont, il faut le dire bien haut, surnaturelles ; mais point contre-nature. Ici, comme ailleurs, la grâce achève la nature et l'exalte, sans la détruire ni s'opposer à elle. C'est un miracle, un de ces miracles faits pour [79] nous, un de ces miracles journaliers qui s'élaborent dans l'âme chrétienne - une vraie *trouvaille*,

imprévue, inespérée et pourtant appropriée au cœur de notre cœur... Une trouvaille, ai-je dit : - c'est le mot que par une de ces saisantes rencontres d'expressions dont les Saints Livres sont coutumiers, par une de ces alliances de termes dont les significations entrechoquées font rêver et réfléchir, comme il sied à la Parole d'un Dieu, aux verbes du Verbe..., c'est le mot qu'emploie l'Écriture pour tout à la fois nommer la sainte attente dont j'ai parlé, et en marquer, d'une inoubliable façon, le caractère : « *Adinventio expectationis* »... « La découverte de l'attente... Heureux ceux qui dans leurs malheurs ont su faire cette découverte. - Et, Dieu soit loué, ils sont nombreux ceux qui ont découvert la sainte attente !

Appelées en quelque sorte par la nature, surnaturelles d'origine, cette confiance dans l'amour de Dieu et cette attente de la demeure éternelle de la joie exercent en notre cœur, encore davantage, les trois vertus, les trois grandes forces surnaturelles. - Elles nous laissent le « droit à la douleur », un droit naturel et légitime, un droit de noblesse dû à l'âme, un droit d'ampleur et de diversité singulières (nous avons donné pour limites à la douleur les mêmes limites que l'amour, celle-là d'autant plus intense et profonde que celui-ci est plus essentiel, plus fort et plus haut) - elles nous laissent le droit à la douleur, moins profanée et plus vivante dans une âme chrétienne que partout ailleurs, mais elles la pénètrent de foi, d'espérance et d'amour. Foi dans le Dieu d'amour qui ne fait point souffrir vainement, espérance dans les richesses de cœur du Dieu d'amour, tout prêt aux revanches d'un éternel lendemain, - amour pour le Dieu d'amour que nous savons nous aimer quand sa Providence même nous frappe, et dont à juste titre nous escomptons d'autant plus l'amour que nous sommes plus cruellement frappés.

[80]

Cette confiance et cette attente, ainsi que les trois forces qu'elles exercent dans notre âme, ont pour caractère de convenir essentiellement à notre nature, à qui elles apportent le complément spirituel de tout ce qui manque (et la souffrance, nous nous en souvenons, est avant tout le sentiment d'un manque, d'un vide).

Elles ont aussi, de par leur caractère miraculeux et surnaturel, les propriétés communes de la grâce en action au milieu de nous ; c'est dire qu'elles comportent un « vrai présent » de Dieu et un don méritoire de notre part. Dieu n'a pas voulu que les plus merveilleux et les plus salutaires de ses dons fussent reçus par nous de manière passive, avec, de leur part, un écrasement d'évidence, une pénétration brutale et fatale, - de la nôtre, une soumission de bête repue, une attitude d'esclave comblé. - Il a tenu à ce que le meilleur de ses libéralités fût une sorte de générosité de notre être à son égard - et que, dans le plus inouï des miracles de sa bonté, celui qui nous donne la vie éternelle, ce soit Lui qui ait comme la figure de « l'obligé » et qui attende de notre bouche un « oui » chargé d'autant de mérite que de grâce ... Regardez ceux que vous aimez le plus et vous comprendrez cette délicatesse de *Notre Père*.

Il nous a donné tout, il veut nous donner plus que tout, et pour cela il faut que nous lui donnions quelque chose, d'un libre mouvement où sa main se retrouve encore, mais admirablement, discrètement cachée. Nous lui donnons ce que nous avons de meilleur, dans la sublimité d'un sacrifice qui voue notre âme, notre destinée, notre être entier. La douleur est là pour faire de notre confiance en Dieu, de notre attente, à la fois une sorte de sacrifice héroïque et de bienfait miraculeux. Cette confiance et cette attente, miracles de la foi aimante en exercice, dons de Dieu et merveilles sorties de notre « meilleure vie », choses à la fois les plus à lui et les plus à nous, - il a tenu en quelque [81] sorte à nous les rendre aussi faciles et aussi méritoires que possible, sans toujours faire appel pour les constituer qu'au plus pur de nous-mêmes, sans chercher pour nous d'autre certitude impulsive que la plus forte et la plus noble, mais aussi la plus indéfinissable dans ses sources... prise en un je ne sais quoi de souverainement libre et total qui est comme le sommet et le résumé de notre être, le point où Dieu nous touche, où nous touchons le plus Dieu et où nous nous ramassons tout entiers.

En cette confiance, en cette attente, notre âme doit vaincre en effet ce qui peut le plus heurter le sens de notre vie terrestre, par le plus haut effort d'amour dont elle soit capable.

Notre attitude dans toute souffrance doit être celle de l'enfant durant une opération salubre et sanglante que sa mère, le cœur déchiré, lui demande, pour sa guérison, de subir sans résistance ; - il cesse de se débattre, met sa main dans la main maternelle, ses regards dans les regards qui le couvent, et convaincu que tout est pour son bien, accepte tout, en la sécurité meurtrie d'un amour dont rien ne peut le faire douter. - Il y a dans ce geste un mérite assez doux ; il est certain, pourtant, puisqu'il ne supprime aucune des réalités éprouvantes ; il leur laisse toute leur étendue, sans même leur opposer cette rébellion qui est une défense de l'être et presque un soulagement de notre instinct de conservation. Il ajoute simplement aux horreurs traversées - de l'amour. L'enfant opéré sentira-t-il moins le couteau ? non, au contraire - et la mère... la mère, elle, *le sentira davantage*. Ils le sentiront tous deux d'autant plus qu'ils s'aimeront plus fort. Leur affection mutuelle transforme cependant tout cela. Et le résultat de cette épreuve, ce peut être d'abord la guérison du mal auquel répondait le cruel remède employé ; ensuite, un lien de plus de tendresse, de reconnaissance, de bénédic-[82]-tion. Et pour combler la mesure, de la part de la mère, il y aura, sûrement, au lendemain, une folle surabondance de gâteries, afin de se faire comme pardonner le bienfaisant martyr qu'elle a, en son amour, eu l'atroce courage d'exiger.

Si cette confiance en Dieu est pleine et entière, nous voyons l'élément négatif, destructeur, de la douleur, disparaître comme un mauvais rêve. L'anéantissement sans appel qu'elle semble comporter se dissipe. Si nous pouvons assez nous dire : « C'est bien Dieu qui frappe »..., nous nous trouverons moins frappés. Si nous portons assez cette ferme croyance aux mauvais jours, nous arriverons à douter de la réalité même du coup qui nous atteint, au moins en ce qui concerne sa durée et sa portée. L'irréparable est alors perçu comme une simple impression crucifiante. On sent avec une invincible évidence que Celui qui nous enlève quelque

chose d'aimé ne nous le prend que pour nous le rendre meilleur, transfiguré, à jamais. - Notre joie à constater ce fait peut aller en nous jusqu'à l'annihilation temporaire de la souffrance. Mais si la cause de cette joie est méritoire, son effet sensible n'est point, ici non plus, mécaniquement obtenu. Il n'échappe pas à la loi provisoire à laquelle nous sommes soumis : dans la venue éventuelle de cette consolation absolue, donnée dès ce monde, comme dans les miracles de la prière sur la terre, il y a comme un saint risque, sensé et superbe, toujours couru. Là non plus, point de fatalité : nous sommes dans la demeure d'épreuve, de liberté et d'héroïsme. L'énigme et l'épreuve se résolvent ailleurs. Nous devons *compter sur Dieu* par un mouvement où toute notre âme est en jeu (j'emploie à dessein ces termes qui marquent à la fois le risque, le gain et le rôle de notre volonté), nous devons compter sur Dieu, sur sa bonté, sur les dédommagements et les consolations qu'il peut nous donner ici-bas, nous ne devons pas *spéculer* [83] sur lui. Il respecte jusqu'à ce point, dans les matières les plus relevées, la qualité de notre âme. - *Rien* ne se vend, à proprement parler, là-haut : et par un paradoxe merveilleux l'on n'y achète que ce que l'on donne vraiment soi-même. - Sans cela, tel que va le monde, nous n'aurions peut-être pas manqué de voir, depuis des siècles, l'exploitation régulière du ciel par des sociétés juives distribuant jalousement leurs dividendes aux détenteurs privilégiés d'actions qu'on se disputerait avec une âpre frénésie en je ne sais quels grands marchés publics.

J'ai tantôt évoqué, pour caractériser notre situation vis-à-vis de Dieu dans la souffrance, l'image de l'enfant qui, durant une opération, demeure la main dans la main de sa mère. - Cette main divine que nous voulons tenir avec confiance, nous la cherchons presque malgré nous ; on cherche aisément Dieu dans la douleur : on le cherche d'un mouvement qu'on pourrait qualifier d'instinctif (il paraît prendre naissance en notre être au-dessous même du niveau de la conscience) s'il n'était en même temps pénétré d'un raisonnement sublime et sûr. - On le cherche et on le trouve... très près.

Dieu est senti très près de nous dans la souffrance : près (nous l'avons vu) dans l'origine de celle-ci ; près dans sa nature ; - près dans sa fin ; - près dans le besoin que nous avons de lui à cette heure, et un besoin de Dieu, c'est déjà Dieu, car Il est Celui qui n'a pas à se mouvoir pour être partout ; il n'a qu'à être évoqué pour être davantage en une créature.

Nous avons déjà étudié cette proximité de Dieu dans la douleur - sacrement qui le porte, - limite de nous-même qui nous le fait toucher en quelque sorte, - visite imprévue qui nous saisit, - appel à la réalisation de sa Volonté, qui nous met directement en présence de cette Volonté, point autre que Lui-même, - mystère où nous [84] trouvons l'intimité de ce à quoi Dieu a touché personnellement, elle, la part du Christ, - véhicule ordinaire de notre salut, c'est-à-dire de ce qui va de Dieu à Dieu, en Dieu, à travers nous... Il y a autre chose encore - Dieu est là plus présent qu'ailleurs, car là, il veille. - Il est là deux fois présent, puisqu'il veille.

Quand une mère est-elle davantage auprès de son enfant ? La nuit quand il est malade. Les ténèbres sont complètes pour que le sommeil du cher petit soit plus aisément obtenu. La plus faible lumière a encore été discrètement voilée. L'enfant n'aperçoit pas sa mère, c'est vrai ; à l'obscurité qui l'entoure, vient s'ajouter celle de l'inconscience et du délire. Mais c'est quand il n'est pas capable de la reconnaître que la mère est le plus près de lui ; la mère a les yeux ouverts, elle ; - elle est penchée sur le berceau, épiant le léger souffle qui halète, priant sans cesse en une sainte insomnie - refusant le repos comme une honte. A chaque gémissement une secousse la remue tout entière ; elle est là, le remède toujours à la main, aux heures où il faut le prendre, le geste toujours prêt au moindre secours, - le cœur gonflé de tout ce qu'elle voudrait donner au petit être vacillant qui est la chair de sa chair, le sang de son sang, l'âme de son âme.

Dieu veille la nuit sur ses enfants malades, lui, notre mère, notre Père, notre frère, notre plus proche parent, le plus près de nous, le plus en nous, le plus nous-même.

Dieu veille - Dieu veille - il est le grand Veilleur de toutes les nuits, -, et de nuits qui sont pour lui des nuits terribles, les nuits de l'intelligence, les nuits du cœur, les nuits de la chair, les nuits du mal dont les ténèbres descendent à toute heure sur l'humanité douloureuse. Qui pourra dire avec quel amour il nous veille ?

Cet amour a un nom et une qualité. C'est un amour infini.

[85]

Qu'est-ce qu'un amour infini ? Je ne veux ni ne peux essayer de le définir : je tâcherai à peine de vous en donner quelque lointaine idée. Le définir en effet ce serait le finir par quelque endroit ; une seule chose nous fait approcher vraiment de sa compréhension et je vous y renvoie plus encore qu'à toutes les explications qui vont suivre : c'est de nous jeter, profondément, éperdument en lui. L'âme ne peut guère davantage le comprendre, alors, mais elle est saisie, enveloppée, prise, *comprise en Lui*, et c'est la meilleure façon de le comprendre.

Nous ne savons donc pas ce que c'est qu'un amour infini : ce qui peut nous le rendre moins inconcevable, c'est de comparer chacun de ses actes à une *création*. Il y a cette même force qui a pu tirer toutes choses du néant, dans chacun et dans le moindre de ses rayonnements sur nos âmes. Nous sommes aimés aussi fortement que nous sommes créés. Nous sommes aimés de la même façon que nous sommes créés. Si Dieu sait *créer toute chose avec ce qui n'est pas*, il sait aimer ce qui est avec quelque chose d'aussi miraculeux, d'aussi neuf, *d'aussi sorti de rien qu'une création*. Il sait apporter à cet amour un élan aussi disproportionné que le rapport du néant à l'être.

C'est bien follement inaccessible à notre pensée.

Pour parler davantage à notre raison, pour lui dire des mots qu'elle puisse un peu mieux pénétrer, je comparerai l'amour de Dieu pour nous à notre propre amour pour nous-même. Dieu nous aime plus que nous ne nous aimons jusque dans les ténèbres de cet amour primordial et souverain *qui fait notre personne*. Cette surenchère est faite pour étonner quiconque a réfléchi à cet amour essentiel et fondamental de l'être humain pour lui-même, à ce miracle naturel d'une existence conservée, d'une âme animant une

matière semblable aux poussières les plus inertes de ce monde (une matière qui a comme hâte de revenir [86] à celles-ci), voulant vivre, vivant au milieu de tout cela d'une vie immatérielle, se cherchant un bonheur durable au sein d'un tourbillon de choses qui finissent. - Nous nous rendons compte assez aisément du fait que Dieu peut nous aimer *mieux* que nous-mêmes ; mais qu'il nous aime *davantage* et plus constamment, demeure pour nous, si nous y réfléchissons bien, une merveille toujours plus inexplicablement étonnante.

Descendons encore dans des comparaisons plus imparfaites mais plus parlantes. - Décomposons pour ainsi dire cette toute-puissance d'amour. Qui pourrait assez concevoir ce qu'elle comporte de prévenances, de divinations, de finesses, d'énergies... pour nommer de noms humains et divers ce qui n'est qu'une force divine, unique - un acte pur, souverain et indivis ? - Notre imagination le peut ainsi mieux entrevoir quand il se présente comme une multitude inouïe de dons sans nombre desquels le moindre est un bienfait sans nom. - A un certain point de vue on peut dire que, vis-à-vis de notre conscience, notre vie est la suite des mépris de ce que dans l'ombre Dieu nous offre, et dont nous ne prenons, les yeux fermés, que la moindre part. Une de nos joies meurtries, une de nos saintes surprises, - là-haut, - sera de voir les richesses divines que nous avons gaspillées. Nous le verrons avec une ardente douleur d'amour, bientôt éteinte dans notre amour même, qui cherchera alors, par une nouvelle grâce de Dieu, à remercier du don méconnu plus qu'il ne songera à déplorer la négligence, - qui sera plus rempli d'admiration pour la générosité de l'Être infiniment bon, que de tristesse pour la sotte misère de la créature.

Dieu nous aime d'un amour infini, incessant, éternel. Et, je me plais à le redire, ce n'est pas seulement d'un amour de pitié et de grâce que Dieu nous aime, c'est d'un amour qui n'est que de l'amour. Nous avons notre place [87] de choix dans l'amour universel de Dieu - ce fond de toutes choses. « *Numquid intellexistis fundamenta terræ ?* » N'avez-vous pas compris sur quoi se fonde l'univers ? Le monde est fait sur un plan d'amour.

C'est l'*alpha* et l'*oméga*, la fin suprême qui est le commencement de tout et le milieu de toutes choses. Rien n'est fait en dehors de cette Pensée : et qui s'en pénètre commence à connaître Dieu et le monde. En cet amour universel, il y a un amour spécial, encore multiplié, pour nous, les créatures qui peuvent et doivent le connaître, le servir et l'aimer - pour nous nominalement, ces élus de tel jour, de tel mois, de telle année, de tel lieu... avec les siècles d'histoire divine qui se placent entre nous, longue suite de choses et long récit d'amour.

Et cet amour qui est un amour infini, un amour éternel, c'est le plus prouvé des amours. Voici venir à travers les âges les paroles et les actes et les sacrifices que nul ne peut compter - la conscience naturelle de la créature qui proclame l'amour Créateur - la voix de Dieu dans les Livres saints, les œuvres de Dieu, son Eglise éternelle, tout le grand dialogue de l'Amour suprême et de ce qu'il daigne aimer. Il faudrait reprendre pour cela l'histoire entière du monde, de l'humanité et de toute âme humaine. - J'appelle votre réflexion à se fixer souvent sur ce domaine presque sans limites, dont le centre est la venue par amour, au milieu de nous, du Sauveur.

Pour que nous croyions assez à cette bonté aimante qui ne se connaît pas de bornes, Il a voulu nous en donner des preuves mortelles, atroces pour lui-même, si j'ose ainsi parler. Chaque trait de l'Incarnation nous trace la suite poignante de ces preuves.

Cet amour infini, il a voulu enfin que ce fût un amour aveugle comme tout amour complet. Mais pour qu'il fût [88] aveugle chez le Très-pur dont l'œil ne peut admettre l'image même, le reflet du mal, chez le Clairvoyant qui lit toutes les pensées, - chez l'Omniscient qui connaît tous les êtres et tous les possibles, - chez le Pénétrant qui est glissé entre toutes les fibres de nos cœurs, - chez Celui qui vit dans l'horreur sainte de tout savoir, de tout juger, de tout mettre à sa définitive place - pour qu'il fût aveugle chez Celui-là, il a fallu qu'il prît le poids ténébreux de la chair, qu'il se dégradât jusqu'à venir traîner dans notre répugnante matière, jusqu'à rouler parmi les ordures de nos péchés, en nos dernières obscurités d'épreuve et de misère ; il a fallu qu'il passât

par toutes nos ombres empoisonnées ; l'ennui, le dégoût et la peur, - qu'il s'anéantît avec nous. L'amour était-il assez aveugle ? On eût dit que non. On eût dit que le Dieu d'amour craignait encore de voir quelque chose de notre honte partagée. C'était assez déjà pour notre salut. - Ce n'était pas assez pour son amour. Pour qu'il fût assez aveugle, pour qu'il le fût assez, il a fallu qu'il jetât sur ses yeux le voile de ses larmes, puis celui du vertige, puis celui de son sang. - C'était plus qu'il n'était besoin pour notre salut. - Ce n'était pas assez pour son amour. - Il a fallu, comme pour éviter un instant de voir encore au ciel, même lavé dans le sacrifice, mais toujours là, le péché, que, cloué sur un gibet, il perdît le Père Eternel de vue, au point de crier son abandon aux siècles et aux créatures, lui, Dieu, - lui le même Dieu que le Père. Et comme si cela ne lui suffisait pas encore - qu'il les fermât ces yeux d'amour, pour ne plus voir, pour ne plus rien voir de notre mal, dans le complet sommeil d'une mort réelle, vraiment goûtée par la personne d'un Dieu.

Cet amour infini, éternel, follement aveugle, cet amour prouvé et vivant est un amour qui nous parle et qui nous parle sans cesse. - J'ai signalé tantôt son dialogue avec l'humanité ; quelques mots à la hâte sur ses mysté-[89]-rieuses conversations avec notre âme. Une sainte lecture, une bonne rencontre, la réception d'un sacrement, un instant de cette solitude bénie où nous nous croyons seuls, mais où nous ne sommes que seuls avec Dieu, que sais-je encore, tout lui est occasion pour faire entendre sa voix.

En puisant au hasard dans leur foule innombrable, je voudrais vous citer comme exemple quelques-unes des paroles intérieures qui sont venues me prendre à un détour du texte sacré et, soudain, me parler de l'amour de Dieu. - J'en ai trouvé mille, vous en trouverez mille autres vous-mêmes si, en vous mettant l'âme au sein des œuvres de Dieu, vous ouvrez l'oreille à ces silencieux entretiens.

L'Écriture est pleine d'images qui s'appliquent à l'âme sortie des mains de Dieu, tenue entre ses mains, et préparée à chaque instant de la vie pour une éternité de bonheur qu'elle peut vouloir ou refuser.

Écoutons un moment Dieu dans Son Livre et recueillons l'écho de Dieu dans les âmes où souffle l'Esprit Saint.

C'est la sainte Jérusalem qu'il prend bien souvent pour figure de notre être, la cité choisie où se dresse de toute sa hauteur notre âme, le temple unique du Dieu vivant. - Il l'appelle, en un passage qui m'a bien ému jadis, à l'une de ces heures où le livre s'entr'ouvre comme un cœur de frère, - il rappelle « Ma pauvre petite ». - C'est le mot que, dans le silence et l'intimité de nos profondeurs, il dit et redit à toute âme. Quelle est l'âme humaine qui, une fois au moins, si lourde qu'elle ait voulu se faire, n'a pas entendu aux heures de tristesse, la voix de l'Ami éternel lui disant : « Ma pauvre petite » ?

Il veut que la cité sainte, ombre de notre destinée d'élu, sache bien qu'elle est quelque chose de plus qu'un enfant de sa chair. Il lui dit : « *Est-ce qu'une mère oublie son [90] enfant ? Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant ? Je ne t'oublierai donc pas. - Mais quand même une mère pourrait oublier son enfant, moi, moi, je ne t'oublierai pas.* » Dans une autre occasion nous le voyons dire à un prophète, image, lui aussi, de notre âme où l'Esprit de Dieu réside, parle, prévoit, proclame : « *Tu l'as vu toi-même dans le désert de l'angoisse, le Seigneur ton Dieu t'a porté comme un homme sait porter dans ses bras son tout petit enfant.* »

J'ai parlé longuement, plus peut-être qu'il ne le fallait, de l'amour de Dieu, raison de notre confiance et suprême ressource de notre cœur dans les maux de la vie présente.

Vous me pardonneriez en songeant que s'entretenir de Dieu, de l'amour de Dieu, est une des joies de la vie, un office sacré qui doit tenter une âme pleine de Lui, - appelle le respect, et produit des grâces. En outre, comment ne point s'étendre là-dessus quand on veut réfléchir sur la souffrance humaine, épreuve de notre confiance en l'amour divin ?

Pourquoi dans la douleur, je ne sais quelle crainte absurde envers Celui qui est l'amour, qui a inventé, créé l'amour, - qui a montré au monde la folie d'amour, qui a voulu que la mort par amour montât jusqu'à lui avec l'intensité inouïe de la Personne, -

en qui, enfin, rien n'aspire au néant, *rien* (je le répète, la seule chose qui périsse vraiment, c'est le péché pardonné) ?

Vous-même qui tenez le plus - et sans reproche - aux êtres et aux biens que Dieu vous a donnés, ne craignez rien si vous les aimez en lui. - Tout ce qu'il nous a donné une fois est plus fort que la mort. - Tout ce que nous paraissions perdre est simplement *confié à Dieu*, et pour peu que le dépôt en soit digne, quelle merveille cela devient entre ses mains actives ! - Rien ne passe en Celui qui demeure, - Rien ne meurt en Celui qui aime. « *Numquid* [91] *non intellexistis fundamenta terræ ?* » N'avez-vous pas compris le secret d'amour sur lequel tout l'univers est bâti ?

Ce secret d'amour nous l'avons vu et revu, il nous l'a livré, prouvé, démontré dans toute l'histoire sainte des siècles, des choses et des âmes ; il nous l'a juré d'un serment mortel qu'est venu sceller le sceau radieux de l'hostie, le sceau sanglant où son attestation c'est lui-même encore, dans sa présence la plus sacrifiée à notre misère, pour que nous puissions mieux le croire et plus sûrement tout à la fois le retrouver et le comprendre... Ne l'oubliez pas : le plus saint des sacrements (et en latin le mot est unique) est aussi le plus saint des *serments*.

Dieu est le « Père du serment » et nous sommes les « enfants de la Promesse » : Lui, le Père du serment d'amour, et nous, les fils de la promesse de joie. - Combien il peut être notre père, combien nous pouvons être ses enfants, un mot vous le fera mieux comprendre. - Nous sommes créés, nous avons été rachetés, nous pouvons être sanctifiés. - Nous nous trouvons ainsi trois fois portés dans les entrailles de Dieu, dans ces « *viscères de miséricorde* » -, ces viscères d'un Esprit infini, qui ne peuvent avoir ni forme ni nom, mais dont nous devinons la nature et la puissance de vie quand nous les appelons Pitié et Tendresse. Création, rachat et salut, trois paternités nous blottissent en ce cœur divin - que nous ne pouvons nommer sans que vienne s'émouvoir *la matière même* de notre cœur, si loin de Dieu en apparence, sans que le tressaillement parti de l'Être qui ne se connaît pas d'origine ne vienne se communiquer et ne s'éprouve dans cette chair née d'hier, pleine de fin et de rien, - dans cette

misère mouvante qui demain va pourrir, mais qui, pour avoir entendu Dieu, sera elle-même associée un jour - quand il n'y aura plus de jours - à la gloire de l'âme.

La promesse se réalisera ; jusque-là, l'attente nous [92] remplit, la sûre attente du bonheur suprême, qui est déjà du bonheur - peuplant la conscience d'une foule de désirs magnifiques, impatients comme des aigles captifs qui battent des ailes, toujours prêts à s'envoler.

La douleur chrétienne réclame le ciel. Elle l'attend, compensation et récompense, fin pour laquelle notre âme est faite. Elle appelle le Dieu du bonheur et le bonheur de Dieu. Elle a découvert la « sainte attente ».

Les anarchies et les convoitises de « l'armée du mal » attendent ce que, dans leur langage conventionnel, elles nomment le « Grand Soir ». Nous, chrétiens, nous attendons le « Grand Matin » de la Vie Eternelle, « *quasi mane expansum super montes* ». Le grand matin déjà répandu sur les montagnes, celui dont les reflets brillent déjà sur toutes les hautes et belles choses, sur toutes les plus saintes et les plus audacieuses créations de Dieu, sur ce qui monte vers lui et l'approche.

Montons sur les cimes de la Sainte Attente, sur ces montagnes qui reçoivent déjà le jour d'en haut. Nous irons y voir non point, comme le prophète, une terre promise, mais un ciel assuré.

Et nous irons encore au-delà.

Enfants de la promesse, nous sommes aussi, suivant la magnifique expression de l'Écriture, les « enchaînés de l'Espoir ».

Regardons la chaîne qui nous tient et ce à quoi elle nous relie :

Quelle chaîne mystérieuse, cette chaîne d'espoir !... impalpable comme un frisson de clarté, solide comme l'acier, indestructible et ténue, pareille à un rayon réfléchi, elle va de l'infini à nous, de nous à l'infini. Elle franchit l'abîme avec une légèreté divine, elle ondule, sûre, droite, rapide comme la lumière, douce comme la caresse du lointain soleil. Tout ce qui flotte dans ses transparences s'il-[93]-lumine et danse en étincelles sur son trajet. L'âme se meut tout le long de sa splendeur. Après avoir baisé cette chaîne de feu que nous jette la Lumière de Lumière, le

Dieu de Dieu, remontons la droite et pure ligne qu'elle trace dans l'azur.

Suivons-la...

Jusqu'où nous mène-t-elle ?

Nous allons, et autour de nous s'élargissent comme des ondes de force, les échos des paroles sacrées, les choses jurées et jurées par Dieu, les grâces répercutées de l'amour divin, - autour de nous s'épanouissent je ne sais quelles divines résonances...

Elle s'arrête... elle s'arrête soudain... Il y a là comme un invisible seuil, étrange, solennel.

Voici quelque chose comme une porte de mystère. - Voici très haut dans le ciel comme une porte. - Pour l'heure, nos prières, nos rêves et nos anges, seuls, savent la passer.

Ouvrons-la d'un coup avec toute la force des ailes de notre foi, qui nous transporte jusqu'à elle comme en songe et en esprit.

Le coup d'aile l'a ouverte à deux battants.

Derrière nous, au-dessous de nous, voici la terre... des cimes perdues qui s'effacent - les derniers linéaments des maisons d'épreuve. - Devant nous le ciel, où ce que nul œil n'a pu voir, nulle oreille entendre, nulle âme osé songer est réservé à ceux que Dieu aime... notre patrie - le lieu natal d'où notre âme prédestinée est descendue, - notre source et notre fin, - ce dont tout le mouvement de notre vie terrestre, sans le savoir assez, n'est qu'un regret essentiel et une recherche passionnée.

La chaîne qui nous relie à cela et qui nous guide, nous retient aussi ; l'espoir et la foi ne franchissent pas le seuil admirable ; mais ils nous donnent le droit de jeter, de toute [94] notre âme, un regard dans l'espace radieux, de nous pencher éperdument sur lui... il est doux d'être là, ne fût-ce que par la pensée...

Dans l'air confiné d'une chambre en laquelle le travail ou la maladie ramassent une lourde atmosphère d'humanité qui peine, voici qu'entre, avec un nouveau venu, je ne sais quelle odeur âpre, saine et fraîche de l'air extérieur, attachée jusqu'à ses vêtements. De même avec ce geste qui nous a portés jusque devant l'infranchissable porte, voici qu'il entre, dans notre triste milieu humain d'âmes trop encloses en leur misérable vie, un parfum

vivifiant et vierge, l'air de l'au-delà. Quand nous n'aurions fait que goûter un instant la forte odeur, la puissante brise de l'Infini... c'est bon. Nous respirerons un peu à cette porte ouverte et trop tôt refermée, nous respirerons un peu de l'air Eternel. Et cette porte même que seuls ont droit de passer nos prières, nos rêves et nos anges, quelque chose de nous va la franchir maintenant - en leur compagnie. - Pourquoi pas ? - Les anges sont nos proches voisins, les hôtes de nos âmes ; - les prières, les filles de notre cœur et de Dieu ; - nos rêves, c'est nous-mêmes dans l'inquiétude du devenir, dans la recherche obscure de « *Celui-qui-est* » en « ce-qui-devrait-être ». Ce ne sont pas des étrangers. Nous pouvons quelque peu les suivre. - Appelons-les humblement à notre aide ainsi que toutes les grâces et les révélations de Dieu. - Avec eux nous irons de conserve, et nous demanderons à l'abîme de Joie et d'Amour, aux siècles des siècles : que devient la souffrance de la terre en ce monde attendu où l'allégresse ne doit pas finir ? - Que devient là-haut la souffrance de la terre ?